

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1854 \(1er janvier-21 décembre\) : Dorothée, une princesse russe, persona non grata à Paris](#)[Item](#)[120. Val Richer, Mercredi 19 juillet 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

120. Val Richer, Mercredi 19 juillet 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille royale \(France\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Tristesse](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1854-07-19

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote3882, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 17

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

120 Val Richer, Mercredi 19 Juillet 1854

Certainement, on pourrait se parler, et il y a, dans votre réponse aux dernières

ouvertures de l'Autriche, de quoi arriver à la paix. Mais on n'y arrivera pas ; on est de part et d'autre sous le poids des fautes passées et des arrières-pensées d'avenir. On ne voulait pas de la guerre qu'on se fait, et aujourd'hui, quand on parle de paix, on veut autre chose que ce qu'on se dit. Sans nécessité, par imprévoyance et malhabileté, contre le vœu naturel des peuples et des gouvernements eux-mêmes, on a laissé se poser publiquement, avec éclat, deux questions énormes, la question de la lutte entre les gouvernements libéraux et les gouvernements absolus, et la question de prépondérance entre l'Angleterre et la Russie en Europe, et en Asie. Que fera-t-on de ces deux questions dans la paix qu'on peut faire aujourd'hui ? Evidemment on ne les résoudra pas, on n'en fera pas même entrevoir la solution. Il faut rétrécir et abaisser infiniment, les négociations pour arriver à un résultat, il faut fermer les perspectives qu'on a ouvertes, arrêter les esprits qu'on a lancés, ramener les choses et se réduire soi-même à de très petites proportions après avoir tout exagéré, enflé, soulevé. C'est bien difficile, et je n'ose pas espérer, pour arriver maintenant à la paix, un degré de sagesse, de prévoyance, de mesure et de fermeté bien supérieur à ce qu'il en aurait fallu pour éviter la guerre. Voilà, mon inquiétude et ma tristesse. Je n'y échappe. qu'en espérant que la fardeau des questions soulevées sera trop lourd pour ceux qui ont à le porter, gouvernements et peuples, et qu'à tout prix, ils s'en débarrasseront plutôt que d'y succomber avec un éclat honteux. Nous ne sommes pas dans un temps de grands desseins, ni de grandes persévérances. On peut sortir, par faiblesse du mauvais pas où l'on s'est engagé par maladresse. Dieu veuille qu'on soit aussi faible qu'on a été maladroit. En attendant nous allons apprendre quelque grosse bataille entre Giurgiu et Bucharest. Je doute que le gros de l'armée Anglo-Française, soit déjà là, mais il paraît bien certain que Canrobert était arrivé le 9 avec sa division, au quartier général d'Omer-Pacha.

Je suppose que c'est une bouffonnerie des journaux qui disent que votre Empereur a interdit l'enseignement du Français et de l'Allemand dans votre École militaire d'Orembourg pour y substituer celui du Persan, de l'Arabe, et du Tartare. Vous n'en êtes pas encore à quitter aussi l'Europe pour l'Asie.

J'ai des nouvelles de la Reine Marie Amélie. Lettre du pure amitié, en arrivant à Claremont. Elle me dit : " Je crois avoir fait un beau rêve de six mois, car rien n'a été plus satisfaisant et plus doux pour mon cœur que le temps que j'ai passé à Séville ; le bonheur que j'y ai éprouvé et la douleur et la beauté de ce délicieux climat ont rétabli ma santé qui est tout à fait bonne. " Pas un mot, comme de raison, des troubles d'Espagne qui s'aggravent évidemment.

Midi

J'ouvre d'abord votre lettre, puis mes journaux. Est-il vrai que le Général [?] se soit suicidé ? J'espère G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 120. Val Richer, Mercredi 19 juillet 1854, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1854-07-19

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/5435>

Informations éditoriales

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Ems (Allemagne)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 26/09/2023 Dernière modification le 07/11/2025

Certainement on pourrait se parler, et il y a, dans votre réponse aux dernières ouvertures de l'Autriche, de quoi arriver à la paix. Mais on n'y arrivera pas, on est, de part et d'autre, sous le poids des fautes passées et des arrière-pensées d'avenir. On ne voulait pas de la guerre qu'on se fait, et aujourd'hui, quand on parle de paix, on veut autre chose que ce qu'on se dit. Sans nécessité, par imprudence ou malhabileté, contre le vœu naturel des peuples et des gouvernements eux-mêmes, on a lancé et posé publiquement, avec éclat, deux questions énormes, la question de la lutte entre les gouvernements libéraux et les gouvernements absolus, et la question de prépondérance entre l'Angleterre et la Russie, en Europe et en Asie. L'effacement de ces deux questions dans la

paix qu'on peut faire aujourd'hui? évidemment
on ne le redoubtera pas, on n'en fera pas même
entrevoir la solution. Il faut résolu et obéissant
infinitement les négociations pour arriver à
un résultat, il faut fermer les perspectives
qu'on a ouvertes, arrêter le esprit, qu'on a
lancé, ramener les choses et se redonner
même à de très petites proportions après
avoir tout exagéré, inflé, soulevé. C'est bien
difficile, ce je n'en pas espérer, pour
arriver maintenant à la paix, en degré
de sagesse, de prudence, de mesure et de
fermeté bien supérieurs à ce qu'il en avait
fallu pour éviter la guerre. Voilà mon
inquiétude et ma tristesse. Je n'y échappe
qu'en espérant que le fardeau des questions
soulevées sera trop lourd pour ceux qui
ont à le porter, pour eux-mêmes et leurs
peuples, et qu'à tout prix ils s'en débarrasseront
plutôt que d'y succomber avec un état
honteux. Pour ne donner pas dans un
tour de grands desseins, ni de grandes
promesses. On peut sortir, par faiblesse,

du mauvais pas où l'on s'est engagé par maladresse.
Rien venant qu'on soit aussi faible qu'on a été
maladeux!

En attendant nous allons apprendre quelque
froide haine entre Rouques et Buchard. Je doute
que le gros de l'armée Anglo-Française soit illi-
gale, mais il paraît bien certain que l'armistice
était arrivé le 9, avec la division, au quartier
général d'Omnes-Pacha.

Je suppose que c'est une bouffonnerie des
journaux qui disent que votre Empereur a
fait l'enseignement du Français et de
l'Allemand dans votre école militaire d'Orléans
pour y substituer celui du Persan, de l'Arabe
et du Tartare. Vous n'en êtes pas encore à
quelque chose l'Europe pour l'Asie.

J'ai des nouvelles de la Reine Marie Amélie.
Lectrice de pure amitié, en arrivant à Malmaison.
Elle me dit: «de voir avoir fait un bon acte
de sa vie, car rien n'a été plus satisfaisant
et plus bon pour moi que le tour
que j'ai passé à Séville; le bonheur que j'y
ai éprouvé et la douleur et la beauté de ce
délicieux climat ont rétabli ma santé qui
est tout à fait bonne.» Par un mot, comme
de raison, des troubles d'Espagne qui

S'aggravent évidemment.

Rue.

J'en ai l'air de votre lettre, puis mes journaux.
Est-il vrai que le général Arago se soit suicidé?
J'espère que non, pour la pauvre femme. Adieu,
Adieu.

121

Paris 20 Juillet 1854

2272

Je suis charmé que votre
frère Paul vous ait rejointe, avec lui de même
vous pouvez camper en liberté. Vous avez donc
trouvé un logement à Schlangenbad. Si le
ciel y est aussi pur et le soleil aussi chaud
que nous l'avons ici depuis trois jours, ce
doit être charmant.

Je ne prévois pas ce qui arrivera des
affaires d'Espagne; le bouleversement deviendra
bien complet. Je penche à croire que la
bombe éclatera encore cette fois sur la tête
de la Reine Christine, et non pas sur
celle de la Reine. Les insurgés, qui sont
d'origine très diverse, avaient trop de peine
à s'entendre sur quelque autre solution, si
la reine Isabelle disparaissait, la réversion
au Portugal, la République, l'Infante Mont-
pensier, tout cela ne fait que combiner
de l'ordre; il n'y a que deux parties d'ordre,
la Reine Isabelle et les Carlistes. Il ne me
revient absolument rien de Narva; je ne

8